THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1260



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



La Revanche forcée. com. en 1 acte par Dedezamps. 1792.

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

FRATERNITÉ

LA REVANCHE FORCÉE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

PAR M. DESCHAMPS.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 10 Février 1792.

Prix, vingt sols.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS.

Se trouve au Théatre,
Et chez les Marchands de Nouveautés.

M DCC LXXXXII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LÉONORE,	*Mlle. ROYER.*
FERVILLE, officier, amant de Léonore,	*M. DUCHAUME.*
Un ABBÉ,	*M. HENRY.*
MARTON, suivante de Léonore,	*Mlle LESCOT.*
FRONTIN, Valet de M. Ferville,	*M. LANGLÉ.*

La scène est à la Campagne, dans une espèce de Bosquet formé naturellement.

LA REVANCHE FORCÉE,

COMÉDIE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONORE, MARTON.

MARTON.

Air : *sans l'éveiller, si je l'embrasse.*

DANS ce lieu calme et solitaire
Si nous restions quelques instans....

LÉONORE.

Il faut rentrer ; il en est tems.
Au château rejoignons ma mère.

MARTON *à part et regardant au tour d'elle.*

Mais mon cousin, quel étourdi !
Pourquoi, pourquoi n'est-il donc pas ici ?

(*toujours à part.*)

Si j'étois seule au moins, je pourrois l'attendre.

LÉONORE.

Je n'ose rester trop long-temps éloignée de ma mère : tu sais comme elle est toujours inquiète et pour elle et pour moi, depuis ce jour où notre château fut menacé,

où nous aurions couru les plus grands dangers, peut-être, si ton cousin ne s'étoit mis à la tête de nos paysans et ne les eût remplis de sa valeur.

MARTON.

Tenez, mademoiselle, ce n'est pas parce qu'il est mon cousin, ni parce qu'il est fils du magister de ce village; mais avouez que ce jeune homme promet beaucoup.

LÉONORE.

Oui, assurément.

MARTON.

Air: *Voilà mon cousin, l'allure.*

Le courage et l'esprit, mon cousin,
Il a tout en partage;
Mais s'il veut faire un jour son chemin,
De quoi sert son courage?...
Car enfin,
Il est abbé, c'est dommage,
Mon cousin!
Il est abbé... C'est dommage.

Et cela par l'entêtement de son père, qui l'a retiré du service où il se trouvoit bien, pour lui faire prendre un état qui lui déplaît. Mais que voulez vous? Il n'a pas de fortune.

LÉONORE

Console toi, Marton.

Air: *Fournissez un canal au ruisseau.*

PREMIER COUPLET.

Si Ferville obtient un jour ma main,
Quoiqu'à peine, hélas, je l'espère,
Vas, je veux qu'il offre à ton cousin
Les secours et les soins d'un père.
Un brave officier, tel que lui,
Doit servir de guide et de maître
Au mérite qui, pour paroître,
N'a besoin que d'un appui.

SECOND COUPLET.

Il pourra parvenir à son tour ;
Marton, dans le siècle où nous sommes
Le mérite aisément se fait jour,
Et la vertu place les hommes.
La carrière s'ouvre aujourd'hui
A plus d'un talent qui, peut-être,
Jadis n'auroit osé paroître
Faute d'avoir un appui.

MARTON.

Mais vous connoissez M. de Ferville ; il suffit que mon cousin ait porté le petit collet, quoique malgré lui, pour qu'il ne lui inspire aucun intérêt. Les abbés n'ont jamais été du goût de votre amant.

LÉONORE.

Mais plaisanterie à part, il faut avouer qu'il n'a pas eu beaucoup à se louer d'eux. Son plus grand ennemi auprès de ma mère, n'étoit-ce pas cet abbé en qui elle avoit confiance, et qui a sçu l'engager à exclure Ferville, à lui interdire notre présence et l'accès du château? Je sais bien que mon amant n'étoit pas parfait, qu'on pouvoit lui reprocher de la légèreté, de l'inconséquence. Mais où trouver un cœur plus vrai, plus généreux, plus noble que le sien?

MARTON.

Veuille le ciel qu'il vous soit resté fidèle ; mais s'il s'avisoit de revenir à présent, que cet abbé, son ennemi, n'est plus de ce monde, je suis sûr qu'il fléchiroit madame votre mère, qu'il la feroit changer de sentimens.

LÉONORE.

Air : *Ici la douceur de nos loix.*

Va, je connois trop bien son cœur,
Pour ne pas croire à sa constance,
Mais je crains que quelque malheur,
Ne prolonge ainsi son absence.
Tu veux qu'il ait trahi sa foi !
Pour d'autres qu'il soupire !
Ah ! Dis plutôt qu'il vit pour moi !
Tu ne peux trop le dire. [*bis.*]

SCENE II.

Les mêmes. FRONTIN.

FRONTIN, *dans le fond du théâtre.*

Ciel ! Me trompè-je ? Ce sont elles !

LÉONORE.

Qu'est-ce que j'entends ?

MARTON.

Est-il possible ? En croirai-je mes yeux ? C'est Frontin.

LÉONORE.

Le valet de Ferville ?

FRONTIN.

Lui-même. J'allois au château. Grace à Dieu, voilà ma course abregée.

LÉONORE (*à part*).

Que vais-je apprendre ? (*Haut*). Eh ! bien, Frontin, ton maître ?

FRONTIN.

Lui, mademoiselle, il vous adore.

MARTON.

Tout de bon, Frontin ?

FRONTIN.

Oh ! c'est un amant d'une constance rare.

Air : *de M. Chardini.*

PREMIER COUPLET.

Pour charmer la douleur profonde,
Où l'absence l'avoit jetté,
C'est en vain qu'à ses yeux le monde,
Sut offrir plus d'une beauté.

Ce que chacune avoit de charmes,
En vous seule il les trouvoit tous....
Nul objet n'essuya les larmes
Qu'il versoit en songeant à vous.

SECOND COUPLET.

Cent fois il voulut vous instruire
De son séjour & de ses maux;
Mais au bonheur de vous écrire,
Il préféra votre repos.
Enfin l'on apprit à mon maître
Que nous n'avions plus d'ennemi....
L'espoir à nos yeux vint renaître,
Et l'espoir nous ramène ici.

Ce fût un de vos parens qui lui apprit cette nouvelle en pays étranger, où il servoit; mais, (*il tire une lettre de sa poche*). Ceci vous en apprendra davantage.

LÉONORE, *vivement.*

Donne, donne.. (*Elle lit quelques mots, puis elle s'écrie*) — Il est dans le village voisin, il y attend la permission de paroître au château. Il me conjure de disposer ma mère à son retour...

MARTON.

Eh! bien, ne tardez pas davantage, faites ce que votre amant vous demande.

LÉONORE.

Mais, au moins, que je le revoye un moment!

MARTON.

Que dites vous, traverser le village; vous exposer à tous les yeux; risquer de déplaire à votre mère, quand il s'agit de la mettre dans vos intérêts! Ah! ce qui presse, c'est d'assurer le bonheur de M. Ferville et le vôtre; montrez sa lettre à madame, vantez lui la constance de votre amant.

LÉONORE.

Tu as raison, j'y cours.... Toi, Frontin...

MARTON.

Soyez tranquille. Je me charge du reste.

SCENE III.

MARTON. FRONTIN.

MARTON (*à part*).

Et d'une de partie.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Cherchons vite quelque détour,
Afin de congédier l'autre ;
Car, tout en servant leur amour,
Il faut un peu songer au nôtre.

FRONTIN.

Que dites vous ?

MARTOM.

Que tu vas aller rejoindre ton maître ; tu l'ameneras en ces lieux, il y sera mieux caché que dans le village, il y sera plus près du château, il y recevra plus souvent de nos nouvelles et de tout ce que nous ferons pour lui.

FRONTIN.

J'entends.

MARTON.

Va donc.

FRONTIN.

Et nous resterons ici.

MARTON.

Oui.

FRONTIN.

Air : *Ah ! le bel oiseau, maman.*

Mais, Marton, dans ce bosquet,
Vous nous oublierez peut-être,
Et qu'y faire, s'il vous plaît....

MARTON *tendrement*

Ce lieu n'est pas sans attrait !
Un certain charme secret
Remplit ce séjour champêtre ;
On y rêve, et l'on s'y plait. . .
Sans cesse, j'y voudrois être. . . . .

ENSEMBLE.

MARTON.

Oui, Frontin, dans ce bosquet,
Il faut conduire ton maitre,
Mais, sans un ordre nouveau,
Ne venez point au Château.

FRONTIN.

Oui, Marton, dans ce bosquet,
Je vais conduire mon maitre,
Et sans un ordre nouveau,
Nous n'irons point au Château.

(*Frontin sort*).

SCENE IV.

MARTON *seule.*

GRACE à Dieu, j'ai réussi ; je suis seule. Voici l'heure ordinaire où mon cousin vient ici attendre notre retour de la promenade, dans l'espérance de me voir et de nous reconduire au château. Mais je regarde en vain de tous côtés, — et pourtant nous n'avons à nous que ce seul instant ! Ce jour n'est-il donc heureux que pour ma maîtresse et pour M. de Ferville ? Ce jour va les unir ensemble !

Fin de l'Air ; *Dodo, l'enfant do.*

Et moi ! Dieu d'amour !
Quand me marierai-je à mon tour ?

MARTON.

L'air entier Dodo.

C'étoit un abbé directeur
De la mère de ma maîtresse,
Qui seul a causé leur malheur,
Et s'opposoit à leur tendresse !
Et moi --- je sens, au fond du cœur
Qu'un abbé feroit mon bonheur,
Si les plus doux nœuds
Pouvoient nous unir tous les deux. (*Bis*)

Malheureusement c'est ce qui n'arrivera jamais. Nous n'avons pas l'un et l'autre assez de fortune. Il faut qu'il reste dans son état ! Pourquoi donc l'aimai-je encore ? Cent fois je me suis dit que pour son bonheur et pour le mien, il falloit le fuir, — et pourtant... Mais je saurai m'armer de courage. Aussi bien il ne vient pas. Est-ce à moi de l'attendre ? Non, je ne veux que lire encore une fois les couplets qu'il a faits hier pour moi, (car il a autant d'esprit que de courage), et je m'éloignerai aussitôt. Je ne serai plus ici, quand il y viendra.

(*Elle tire de sa poche les couplets qu'elle a reçus de l'abbé*).

Air : *De M. Guichard.* (1)

PREMIER COUPLET.

Marton, je désespère
D'avoir su vous toucher.
Hélas ! si j'ai su plaire
Pourquoi me le cacher ?
Souvent je vous vois sourire
Quand je vous peins mon ardeur...
Mais ce sourire enchanteur
Que veut-il dire ? (*Bis*).

(*Marton s'interrompt, en disant sur la fin du même air*).

Le fripon a dans mon cœur
Trop bien su lire. (*Bis.*

---

(1) Comme la scène auroit pu paroître longue, on a supprimé à la représentation deux couplets de cette romance.

SECOND COUPLET.

Je sais qu'un sort sévère
S'oppose à mon bonheur.
Nous n'avons sur la terre
De bien que notre cœur.
Souvent le vôtre soupire
En voyant couler mes pleurs.
Ce soupir plein de douceurs
Que veut-il dire ? (*Bis*).

TROISIEME COUPLET.

Mais le sort moins contraire
Peut s'adoucir un jour ;
Marton, je puis tout faire
Secondé par l'amour.
Mais cet espoir qu'il m'inspire ;
Du moins le partagez-vous ?...
Ah ! Dieu ! ce regard si doux
Que veut-il dire ? (*Bis*)

MARTON (*s'interrompant*).

Hélas ! ce regard si doux
En veut trop dire !
Mais le voici, quoiqu'il m'en coûte, éloignons-nous.

SCENE V.

MARTON. L'ABBÉ.

L'ABBÉ *courant à elle.*

Air : *Si je le gronde quelquefois.*

MA cousine, me fuyez vous ?

MARTON.

Je ne puis rester davantage,
Si quelqu'un vient ici... De nous
Que diroit-on dans le village ?

L'ABBÉ.

Ce qu'on diroit.... Eh ! mais vraiment,
Ne suis-je pas votre parent ?

MARTON.

Je le sais, mais.....

L'ABBÉ.

Moi, j'imagine
Qu'un cousin peut voir,

MARTON *en riant.*

Oh ! oui.
Du matin au soir.

L'ABBÉ.

Qu'un cousin peut voir sa cousine.

L'ABBÉ.

Air : *De Calpigi.*

PREMIER COUPLET.

Hélas ! de mon tems de vacance
Je vois le terme qui s'avance ;
Du séminaire le séjour
Va me rappeller à son tour. (*Bis.*)
Je vins avec un cœur tranquille...
Et j'emporte de cet asyle
Un cœur blessé par plus d'un trait....
Le beau voyage que j'ai fait !

MARTON *en riant.*

Le beau voyage qu'il a fait !

L'ABBÉ.

Mais je veux vous conter un songe;
J'ai rêvé... N'est-ce qu'un mensonge ?
Qu'aujourd'hui mon petit collet
En uniforme se changeoit : (*Bis.*)
Qu'un riche et brillant militaire
M'offroit un appui tutélaire....
(*Tendrement*).
Que ma cousine m'épousoit !...

MARTON *toujours en riant.*

Oh ! le beau rêve qu'il a fait !

ENSEMBLE.

MARTON.

Oh ! le beau rêve qu'il a fait !

L'ABBÉ.

Oui, oui.
C'est un beau rêve que j'ai fait !

L'ABBÉ.

Air : *De M. Chardini.*

Qui peut vous rendre inexorable ?
Mon état ?.... Il est passager.
Ma fortune aussi peut changer,
Mon seul amour sera durable.
C'est un malheur, je le crains bien,
D'avoir une cousine aimable....

MARTON *à part.*

Un cousin fait comme le mien
Est un cousin bien redoutable.

L'ABBÉ.

C'est un malheur, je le crains bien,
D'avoir une cousine aimable. . . .

MARTON.

Un cousin fait comme le mien,
Est un cousin bien redoutable.

L'ABBÉ.

Air : *Je ne vous dirai pas j'aime.*

Il est trop vrai, je vous aime ;
Combien je serois flatté
Si vous répondiez de même !

MARTON.

Moi ?
Je ne puis en vérité.
Car pour dire ce mot --- j'aime,
Dont mon cœur est allarmé,
Il faut être sûr qu'on aime...

L'ABBÉ.

Et vous ne m'aimez pas. . . .

MARTON *reprend.*

Il faut être sûr qu'on aime....
Et sur-tout qu'on est aimé.

L'ABBÉ.

Air : *Si ce n'est pas là comme on aime.*

Si je vous aime ! Ah ! quel langage !
Sans cesse & par-tout je vous voi. . . .
Je suis toujours dans ce bocage,
Que vous rendez sacré pour moi.

Attendre & chanter ma bergère,
Voilà l'emploi de chaque jour....
Si cet amour n'est pas sincère,
Qu'appellez-vous donc de l'amour ?

MARTON.

SECOND COUPLET.

Laissons un entretien si tendre.

L'ABBÉ.

Ah ! de grace, encore un moment....

MARTON.

Non, je ne dois plus vous entendre,
(*A part.*) Jamais il ne fût si charmant !

L'ABBÉ.

Vous m'ôtez donc toute espérance,

MARTON.

Je pourrois vous croire à mon tour.
Il faut au moins de la prudence,
(*Avec un soupir et d'une voix émue...*)
Quoique l'on n'ait pas de l'amour.
(*Elle fait un mouvement pour s'en aller, puis revenant*).

TROISIEME COUPLET.

Si j'avois assez de richesse
Pour dédommager un amant,
De l'état qu'ici sa tendresse,
Lui feroit perdre en m'épousant !..
Oui ! mon bonheur seroit extrême
De lui dire..... Voilà ma main.
(*L'abbé prend cette main, la baise avec ardeur et s'écrie*).
Ah ! parlez -- voilà comme on aime.

MARTON *en s'enfuyant.*

Remettons le reste à demain. (*Bis.*)

SCÈNE VI.

L'ABBÉ *seul.*

Elle me défend de l'accompagner, mais elle m'aime, je le vois ; dès ce moment, je ne suis plus malheureux, mais dès ce moment aussi, je ne veux plus être abbé.

Air : *De M. Guichard.*

PREMIER COUPLET.

C'est trop long-tems de mon père
Suivre en esclave la loi,
Et garder pour lui complaire
Un état peu fait pour moi !
Je sais qu'il eut l'espérance
Qu'un jour chanoine ou prieur,
Riche au sein de l'indolence
Je trouverois le bonheur.....
C'étoit un métier commode !
Le bien venoit en dormant !....
Mais tout a changé de mode,
Il est trop tard à présent. (*Bis*).

SECOND COUPLET.

A l'état qu'on me destine
Comment pourrois-je penser,
Dès qu'à ma belle cousine
Il me faudroit renoncer ?
Autrefois, je le devine,
Je m'en serois mieux tiré ;
On pouvoit d'une cousine
Embellir son prieuré.....
L'usage en étoit commode !
On vivoit en bons parens.
Mais tout a changé de mode..
Il est passé le bon tems. (*Bis*).

Je vois ce qui empêche ma cousine de consentir à m'épouser. C'est que nous sommes peu fortunés l'un et l'autre.

— Eh bien ! Prouvons-lui, du moins par une chanson, que la fortune n'est pas nécessaire au bonheur. — (*il rêve un moment*) — Oui, je lui dirai... sur l'air *du pauvre Jacques*: — Cet air convient à ma situation.

Air : *Pauvre Jacques.*

Pourquoi craindre que de ses nœuds de fleurs
L'hymen à jamais nous unisse ?

Fort bien !

A la fortune...

O ciel ! Quelqu'un vient ici. Quel moment l'on prend pour m'interrompre. Mais ne nous éloignons pas pour long-temps ; car ce lieu est pour moi le Parnasse ; ce n'est qu'ici que je me sens bien inspiré. (*il sort.*)

SCÈNE VII.

M. DE FERVILLE. FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur.

Air : *Non, non, Doris.*

C'est ici que nous attendrons
Des nouvelles de Léonore.

FERVILLE.

Les momens me semblent bien longs...

FRONTIN.

Pourtant, il faut attendre encore ;
Mais la mère à votre bonheur
Doit consentir enfin sans peine ;
Car en perdant son directeur,
Pour vous elle a perdu sa haine.

Ah ! Monsieur, si vous aviez pu voir comme mademoiselle Léonore écoutoit tout ce que je lui ai dit de votre part.

Air :

Air : *De la croisée.*

Tour à tour, dans ses yeux, brilloit
L'amour, la surprise & la joie.

FERVILLE.

Heureux si sa mère permet,
Qu'enfin bientôt je la revoye.
Mais déja contre moi, Frontin,
Peut-être un autre abbé conspire...
Des abbés... Toujours mon destin,
En trouve pour me nuire. (*bis*).

Es-tu bien sur qu'en ce moment il n'y en a pas d'autres au château? Léonore, Marton ne t'en ont-elles rien dit?

FRONTIN.

Eh! Monsieur, que vous importe? Laissons, de grace, les abbés en paix.

FERVILLE.

C'est qu'ils ne m'y laissent pas moi-même.

Air : *On compteroit les diamans.*

PREMIER COUPLET.

Près de deux ans, je fus épris
De la veuve d'un militaire,
Riche, charmante, ayant un fils
A qui j'allois servir de père..
Mais un jeune abbé précepteur
Lui fit des charmes du veuvage,
Si bien comprendre la douceur,
Qu'elle oublia le mariage.

SECOND COUPLET.

De Lise auteur de maint écrit
Je fis la brillante conquête,
J'avois, malgré tout son esprit,
L'honneur de lui tourner la tête...
Mais des abbés petits auteurs,
Qui lui composoient chaque ouvrage....
Au nom des neuf & chastes Sœurs,
L'éloignèrent du mariage.

TROISIEME COUPLET.

Enfin, je présentai mes vœux
A notre aimable Léonore ;
L'hymen alloit me rendre heureux ;
Frontin, tu t'en souviens encore ;
Lorsque cet abbé directeur
Dont je n'avois pas le suffrage,
De la mère changea le cœur
Et fit rompre ce mariage.

Air : *Du Port Mahon*

Non, tu ne saurois croire
Comme, un jour, pourront dans mon histoire
Figurer avec gloire,
Des abbés de tous rangs
Bien galans
Bien méchans,
Directeurs,
Précepteurs,
Grands auteurs.
Mais tant que je vivrai,
Mon cœur leur a juré
Une immortelle guerre.
Heureux
Contr'eux
Quand je puis la faire !

FRONTIN.

Vous suis-je nécessaire ?

FERVILLE.

Je me charge de tout,
J'en viendrai seul à bout,
Je me charge de tout.

FRONTIN.

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Mais Marton qui ne revient pas
A nous ne songe guères ;
Au château je cours de ce pas
Avancer nos affaires.

FERVILLE.

Fort bien, je t'attends; mais sur-tout, ayes soin que la mère de Léonore ne puisse te voir.

FRONTIN.

Ne craignez rien, je suis un être sans conséquence, on ne fera seulement pas attention à moi. (*il sort.*)

SCÈNE VIII.

M. DE FERVILLE *seul.*

Air : *Vive le vin, vive l'amour*

Vois-je enfin briller l'heureux jour,
Où Léonore à mon amour,
Sera plus libre de souscrire?
L'incertitude est un martyre.....
Lisons.

(*Il prend un livre et le quitte*).

Je le voudrois envain....
Que n'ai-je un abbé sous la main,
Au frais de qui je puisse rire?

SCÈNE XI.

M. FERVILLE, L'ABBÉ.

L'abbé revient en chantant sans voir M. Ferville.

Oh! ça ira, ça ira, ça ira,
Voilà bientôt notre chanson finie.
Oh! ça ira etc....
Encore un couplet... Asseyons-nous-là.

(*Il s'assied sur un banc.*)

M. FERVILLE, *(á voix basse).*

Eh ! mais c'est un abbé que je vois-là. (*Bis.*)

Ensemble.

L'ABBÉ. FERVILLE.

Oh ! ça ira, ça ira, ça ira, Oh ! ça ira, ça ira, ça ira.
Voilà bientôt notre chanson finie, Ici grace à Dieu, j'ai trouvé compagnie.
Oh ! ça ira.etc.... Oh ! ça ira. etc...
Peut-être à mes vers elle sourira. Ce petit abbé me désennuyera.

L'ABBÉ.

Mon cœur me dit qu'un jour viendra
Où le sort me secondera....
Mais le plus beau de ma vie
Est celui qui nous unira.

Ensemble.

Oh ! ça ira, &c. Oh ! ça ira, &c.

L'ABBÉ *toujours assis.*

Air : *Tôt, tôt, battons chaud.*

A Vénus chacun fait sa cour ;....
Le financier sans nul détour,
L'intrigant en usant d'adresse,
L'officier en brusquant l'amour.
La robe en attendant son tour....
Moi, c'est en chantant ma maitresse....
Un couplet
Souvent plaît
Quand il est
L'interprète
D'une ardeur timide & discrête.

M. FERVILLE *(à part).*

Air : *Travaillez, travaillez bon Tonnelier.*

C'est encore un galant abbé
Qui rime ici quelques fleurettes,
Près de nous il est bien tombé....

L'ABBÉ.

Inspire moi, Dieu des Poètes,
Dieu de Grecour, Dieu de Chaulieu....

FERVILLE.

D'Apollon je te tiendrai lieu...
Mieux que lui, (*bis*), sans me vanter,
L'abbé je te ferai chanter.

L'ABBÉ.

Il m'inspire.

M. FERVILLE *(s'approchant de l'abbé).*

Serviteur à l'abbé.

L'ABBÉ *(se lève).*

Monsieur,
Vous me faites beaucoup d'honneur,
En vérité, beaucoup d'honneur.

M. FERVILLE.

Air: *Quoi, ma voisine es-tu fâchée.*

Ah! qu'ici rien ne vous dérange,

L'ABBÉ.

Trop de bonté;

M. FERVILLE.

L'abbé, vous chantez comme un ange.

L'ABBÉ.

En vérité!
Souffrez qu'en ces lieux je vous laisse.

M. FERVILLE.

Parlons plus bas...
Vous avez donc une maitresse?

L'ABBÉ.

Eh pourquoi pas?

M. FERVILLE.

Air : *Eh! mais oui da.*

Ici ne vous déplaise,
Si j'ai bien entendu,
Vous faisiez à votre aise
Pour elle un impromptu?

L'ABBÉ.

Vous croyez ça?

FERVILLE.

Oh! vous ne pouvez me nier cela.

L'ABBÉ.

Eh! mais oui dà.

FERVILLE.

Ah! vous ne pouvez me nier cela.

FERVILLE *(d'un ton railleur)*.

Air : *Dansez, chantez.*

Chantez, l'abbé, chantez le moi.

L'ABBÉ *(à part)*.

Mais, parbleu, cet homme m'étonne!

FERVILLE.

Je vous engage ici ma foi
De n'en dire mot à personne.

L'ABBÉ.

Que Monsieur soit discret, ou non,
Monsieur n'aura pas ma chanson.

FERVILLE.

Même air.

J'ai le malheur d'être entêté.

L'ABBÉ *(à part)*.

Et vraiment! je crois qu'il insiste!

FERVILLE.

Je suis un vieil enfant gâté
Qui veux que rien ne lui résiste.

L'ABBÉ.

Ah ! que monsieur le soit, ou non....
Monsieur n'aura pas ma chanson.

FERVILLE.

Air : *Ton humeur est Catherine.*

Puisqu'on ne veut pas m'entendre
Quand je parle sur ce ton,
Je vois bien qu'il faut m'y prendre
D'une toute autre façon.

(*Il arrête l'abbé*).

De fuir envain l'on s'efforce,
Eh ! l'ami songez y donc....
Que pour moi j'aurai la force
Si je n'ai pas la raison.

L'ABBÉ *toujours retenu par Ferville.*

Air : *Tic, tic, tac est le refrein.*

Dans le monde il est des faquins.....

FERVILLE.

Des abbés qui font les mutins.
Parlons de celle qui vous aime,
Chantez, j'accompagne moi-même.

(*Il bat la mesure sur une badine qu'il a entre les mains*)

Et tôt tôt, tôt tôt, tôt, cet instrument
Pour la mesure est excellent.

L'ABBÉ (*àpart*).

Air : *De la découpure.*

Bon dieu ! quel étrange embarras ?
Je contiens à peine
La colère qui m'entraîne...
Mais comment sortir d'embarras ?
Cet homme est armé... Moi je ne le suis pas.

FERVILLE.

Commençons, commençons, commençons nous ?
Je suis las d'attendre...

L'ABBÉ (*à part*).

Quoi ! Faudra-t-il donc me rendre ?

FERVILLE.

Commençons, commençons, commençons-nous....

L'ABBÉ (*à part*).

Avec de tels foux
Il faut bien filer doux.

FERVILLE

Air : *Courons vîte, attrapons le patron.*

Pourquoi donc faire tant de façon ?

L'ABBÉ.

Renoncez à votre projet,

FERVILLE.

Non.

L'ABBÉ.

Qu'on soit trop léger, trop étourdi,
Faut-il que j'en souffre aujourd'hui ?

FERVILLE.

Oui.

Oui, je le veux, vous m'obéirez.
Oui, vous chanterez

L'ABBÉ.

Je chanterai ?

FERVILLE.

Vous chanterez.
Avec vous, l'abbé, j'en suis d'accord,
Peut-être j'ai tort,
Mais il faut céder au plus fort.
Pourquoi donc faire tant de façon, &c. ?

L'ABBÉ.

Air : *N'en demandez pas d'avantage.*

Ça, parlons de bonne amitié,
Et finissons ce badinage ;
Je détone à faire pitié
Quand on m'écoute....

FERVILLE.

Oh ! bien, je gage
Que je puis, mon cher,
Vous mettre sur l'air :

L'ABBÉ.

J'en détonerois davantage. (*Bis*).

FERVILLE.

Air : *De M. Guichard.*

Eh ! bien, l'ami, changeons de rôle,
S'il faut, pour vous je chanterai,
Mais apprenez que je battrai
La mesure sur votre épaule...
Et mon ami, je vous prévien
Que je sais la battre fort bien.

L'ABBÉ (*à part*).

Soumettons, soumettons, soumettons-nous,
Avec de tels foux
Il faut bien filer doux.

L'ABBÉ.

Air : *Robin turelure*

(*A part.*) Oh ! Tu m'en rendras raison.

FERVILLE.

Tout bas je crois qu'on murmure.

L'ABBÉ.

Je prélude à ma chanson.....
Turelure.
(*A part.*) Tu me payeras cette injure
Robin Turelure lure.

L'ABBÉ, *chante sur son papier.*

(*Le son de sa voix, ses gestes, ses regards, tout doit exprimer la contrainte où il est.*)

Air : *Pauvre Jacques.*

Pourquoi craindre que de ses nœuds de fleurs ;
L'hymen à jamais nous unisse ?
A la fortune, ah ! Laissons ses faveurs ;
L'amour se rit de son caprice. (*bis*)

(*L'abbé baisse son papier que Ferville relève en lui disant :*)

Continuez, c'est à merveille.

L'ABBÉ.

Le tems n'est plus où l'or seul parmi nous
Du bonheur sembloit la mesure.
La liberté va nous rendre les goûts
Et tous les biens de la nature.

FERVILLE.

Chantons ensemble la reprise, car j'aime cet air là.

FERVILLE *chante.*

Pourquoi craindre....

(*Puis s'appercevant qu'il chante seul, il dit à l'abbé*).

Eh bien, vous ne suivez pas, il me sembloit pourtant que nous étions d'accord.

(*L'abbé et lui reprennent les quatre premiers vers*).

Pourquoi craindre, &c.

(*Ferville prenant le papier des mains de l'abbé*).

Donnez, donnez, — vous y mettez en vérité trop de complaisance pour que je veuille vous fatiguer.

L'ABBÉ.

Et vous prétendez le garder, monsieur.

FERVILLE.

Oh! non, ne craignez rien.

(*Il chante seul sur le papier de l'abbé le reste de la chanson*).

De la beauté désormais les vertus
Feront la plus riche parure.

Charmante espérance, en vérité.

On aura moins & l'on s'aimera plus..

Joli.

C'est le règne de la nature.

Voilà de la Philosophie, mon cher abbé.

Dans mes chaînes j'ai trop long-tems gémi,
Je renonce enfin, je le jure,
A cet état (*D'abbé, je suppose*), puisqu'il est l'ennemi
De l'amour & de la nature.

Très-bien. — (*Il lui rend le papier*). Je vous assure que votre lyre n'est pas du tout une lyre de village.

Air: *De M. Guichard.*

Mais mon ami pour l'état où vous êtes,
Auriez vous donc si peu de goût?

L'ABBÉ.

Bon! bon!

Faut-il, Monsieur, en croire les Poëtes,
Et ce que dit, ce que dit la chanson.

Air: *Le premier du mois de janvier.*

Ces couplets vous ont plu?

FERVILLE.

Vraiment
Ce doit être un recueil charmant
Que le recueil de tous les vôtres.

L'ABBÉ.

Attendez moi, s'il est ainsi,
Et vous les aurez...

FERVILLE.

Grand merci.

L'ABBÉ.

Accompagnés de plusieurs autres.

L'abbé sort.

SCÈNE X.

M. FERVILLE *seul.*

Air : *Ton humeur est Catherine.*

C'est qu'il court à perdre haleine,
Pour m'apporter son recueil :
Rimeurs pardonnent sans peine,
Dès qu'on flatte leur orgueil.

(*Il rit aux éclats*).

SCÈNE XI.

M. FERVILLE, MARTON.

MARTON.

Ma foi, Monsieur, bon courage !
Que nous disoit donc Frontin ?
On m'envoye en ce bocage
Adoucir votre chagrin.

FERVILLE.

Parle, que vas-tu m'apprendre de la mère de Léonore.

Air : *Ce mouchoir belle Raimonde.*

Son cœur toujours inflexible,
A prononcé mon arrêt ?

MARTON.

Espérez.

Ferville faisant un mouvement pour sortir.

Est-il possible ?

MARTON.

Où courez-vous, s'il vous plait?
Ma maitresse vous seconde,
Sachez attendre, & du moins
Ne dérangez pas le monde,
Et fiez vous à nos soins.

FERVILLE.

Tu penses donc que Léonore pourra réussir.

MARTON.

Je l'espère, si vous ne vous nuisez pas vous-même par trop d'impatience.

FERVILLE.

Eh bien, je saurai attendre, quoiqu'il m'en coûte.

MARTON.

Peut-être en ce moment votre sort est décidé. Quand mademoiselle m'a envoyée vers vous, sa mère venoit de se renfermer chez elle pour relire votre lettre et se livrer à ses réflexions. Vous savez qu'elle n'est point méchante, et que si elle n'eut été prévenue par ce perfide directeur.....

FERVILLE.

Ne parlons plus de cet homme; mais je commence à croire que ce jour doit être heureux pour moi. Je viens d'en avoir une preuve il n'y a qu'un instant : je me suis vengé sur un de ses confrères.

MARTON.

Comment Monsieur?

FERVILLE.

Sans doute, je me suis amusé aux dépens d'un abbé.

MARTON.

Air : *Ma comère quand je danse.*

(*A part*). Un abbé !.. Que veut-il dire ?

FERVILLE.

Oui, j'ai trouvé Dieu merci,
Un pauvre abbé qui soupire.

MARTON.

Ciel !

FERVILLE.

Je ne sais pas pour qui :

MARTON, *(à part)*.

Seroit-ce lui ?

FERVILLE.

Combien j'ai ri !
Plein de son tendre martyre,
Le galant chantoit ici !

Moi, cherchant à me distraire
De mon amoureux souci,
J'ai voulu que pour me plaire
Notre abbé chantât aussi.

MARTON.

Oh ! c'est bien lui !

FERVILLE.

Combien j'ai ri ?
Mais s'il n'eut craint ma colère....

MARTON.

Et vous avez réussi ?

FERVILLE.

Je te le demande, j'aurois bien voulu voir qu'il osât s'y refuser.

MARTON.

Et il a été assez lâche ?

FERVILLE.

Comment donc?

MARTON.

Il s'est laissé intimider?

FERVILLE.

Mais j'aime ta surprise? Tu veux donc qu'un abbé se pique d'avoir du courage.

MARTON *à part.*

J'en croyois à celui-là. C'en est fait, je cesse de l'aimer.

FERVILLE.

Que dis tu?

MARTON *d'un air contraint et embarrassé.*

Air: *Réveillez-vous.*

Moi je ris de cette aventure,
Il faut que je m'en aille... Adieu...

FERVILLE.

Ah! qu'un mot encor me rassure....

MARTON.

Bien-tôt je reviens en ce lieu.

(Elle sort).

SCENE XII.

M. FERVILLE, *seul.*

Air: *Fanfare de S. Cloud.*

Mais notre Marton est bonne!
Elle auroit voulu, je croi,
Qu'un abbé, Dieu me pardonne,
Se révoltât contre moi!
Mais il tient mal sa promesse,
Se plaint-il de mon accueil?
Je ne vois pas qu'il se presse....

SCÈNE XIII.

L'ABBÉ *dans le fond.*

(*Il a son chapeau sur la tête, et un manteau par-dessus son habit*). (*à part.*) *finissant l'air.*

Je t'apporte mon recueil.

(*Il ôte son chapeau et salue l'Officier.*)

Serviteur.

FERVILLE.

Ah ! c'est vous, Monsieur.
Vous êtes un homme d'honneur,
En vérité, rempli d'honneur.

Air : *Ou s'en vont ces gais bergers.*

Par ma foi, j'admire ici
Votre humeur complaisante ;
Choisissez-nous (*là*) en ami,
Quelque pièce excellente.

L'ABBÉ.

(*Laissant voir l'épée qui est sous son manteau*).

Oh ! je vous réponds que celle-ci,
N'est pas la moins piquante.

FERVILLE (*en riant.*)

Air : *Le petit mot pour rire.*

Ah ! le trait, d'honneur, est charmant !
Mais dans vos mains cet instrument !....
Eh ! qu'en voulez-vous faire ?

L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

(*Se débarrassant de son manteau, et se mettant en garde.*)

C'est ainsi qu'on a mes couplets
Et voilà le prix que j'y mets . . . . .

FERVILLE.

Quoi ! Vous voulez . . . . .

L'ABBÉ.

Vous reculez.

FERVILLE, *tirant son épée à moitié.*

Il faut vous satisfaire.

L'ABBÉ.

(*Passe son épée dans la main gauche, et de la droite arrêtant Ferville*).

Air : *Chacun a son tour.*

Mais avant de tirer la vôtre,
Je veux (soit dit sans vous fâcher),
Oui, je veux n'avoir l'un à l'autre
Ici rien à nous reprocher.
J'ai pour vous, chanté par complaisance,
J'ai voulu vous faire ma cour. . . . .
Je veux a mon tour . . . . .
(*Il jette son épée, et tire un pistolet de sa poche.*)
Que Monsieur danse . . . . .
Oui, chacun son tour.

Air : *Dansez, Chantez, amusez-vous.*

Dansez, dansez, amusez-moi ;

FERVILLE, *à part.*

Oh ! L'abbé me la gardoit bonne.

L'ABBÉ.

Je vous engage ici ma foi
De n'en dire mot à personne ;
Monsieur, vous aimez les chansons...
Et moi, j'aime les rigaudons.

Méme air :

Un officier, j'en suis certain,
Ne me fera point de reproche,
D'employer pour le mettre en train,
Ce petit instrument de poche ; . . .
Mais, tel qu'il est, cet instrument,
Pour la cadence est excellent.

Air : *Quand la Mer-Rouge apparut.*

Eh ! Quoi donc, vous balancez ?
La chose est étrange !
Car, sans doute, vous dansez,
Monsieur, comme un ange.
Quand on brille, en vérité,
Par tant de légereté. . . . .
Qu'on est fa, fa, fa ;
Qu.on est ço, ço, ço,
Façonné, tourné pour la danse,
On l'aime, je pense.

FERVILLE.

Air : *Courez vite, attrapez le patron.*

Mais l'honneur a-t-il permis jamais ?

L'ABBÉ.

Eh ! bien, moi, je me le permets.

L'OFFICIER.

Jamais on ne fit pareil affront
A des hommes de rang et de nom.

L'ABBÉ.

Bon !
Oui, je le veux, vous m'obéirez,
Oui, vous danserez ;

FERVILLE.

Je danserai !

L'ABBÉ.

Vous danserez.
Avec vous, Monsieur, j'en suis d'accord ;
Peut-être j'ai tort,
Mais il faut céder au plus fort.

L'ABBÉ.

Air : *Je ne saurois danser.*

Allons, commencez ;

FERVILLE.

Quoi ! vous voulez que je danse ?

L'ABBÉ.

Nous sommes pressés. ---
Allons, Monsieur, finissez.

FERVILLE.

Vous me menaçez. . . . .
A part. Il faut payer d'assurance.
Non.

L'ABBÉ.

Daignez penser
A quoi vous m'allez forcer.

FERVILLE.

Air : *Quand Biron voulut danser.*

A part. Un coup est bientôt lâché. *bis.*

L'ABBÉ.

Vraiment je serois fâché. --- *bis.*
Rendez-vous, (*lui présentant le pistolet*) de bonne grace.

FERVILLE.

(*Après quelques momens d'hésitation.*)

Je vois qu'il faut que j'y passe.
Après tout, je dois l'avouer, j'ai eu des torts.

L'ABBÉ, *allant à lui.*

Air : *du Ménuet d'Exaudet.*

La, la, la.

FERVILLE.

Fin du premier air.

Quoi ! Le menuet ?

L'ABBÉ, *le prenant par la main.*

Oui, Monsieur, s'il vous plait.

L'ABBÉ.

Otez votre chapeau, Monsieur. (1)

Air : *Du ménuet d'Exaudet.*

Apprenez
Retenez,
Je vous prie,
Que souvent on a regret
De mal choisir l'objet
De sa plaisanterie.
(*Parlez, Monsieur,*) Car, nous dit
Un petit axiôme.....
Ne jugez point sur l'habit
Du cœur ni de l'esprit
D'un homme.

Je sais bien qu'un militaire
A la tête un peu légère,
Et qu'il croit
Etre en droit
De tout faire;
Que les abbés, les epoux
Ne sont faits que pour vous
Complaire.

Air : *Colinette au bois s'en alla.*

Monsieur; si vous n'êtes point las,
Nous ferons encor quelques pas,
Ta la déridéra, ta la déridéra....
Jamais, je crois, l'on ne dansa
Avec l'aisance que voilà,
Ta la déridéra, ta la déridéra,
Quels rigaudons, quels entrechats!
Quel air, quelle jambe & quel bras,
Pas la moindre gêne!
La déridéra là là là là là déridéra

(*En ce moment Marton paroît avec Frontin, ils s'arrêtent de surprise. --- Frontin veut aller au secours de son maître; Marton le retient. Il veut crier, elle lui ferme la bouche. --- Ce jeu de théâtre dure jusqu'à ce qu'ils se montrent tous les deux*).

(1) Cette danse du Militaire conduit par le pistolet de l'Abbé a paru bien exécutée. Les positions, les mouvemens, les attitudes vraiment comiques, en ont été tracées par M.r Despreaux connu depuis long-temps pour un homme de beaucoup d'esprit, et dont plusieurs pièces, jouées autrefois à la Cour, sont pleines de sel, et de gaîété.

SCENE XIV.

L'ABBÉ, *sans les voir.*

Fin de l'air.

Tenons nous en là, Capitaine,
Tenons nous en là.

L'ABBÉ

Air: *De Malbourough*

Peut-être ma vengeance
Vous paroit au-dessus de l'offense.

Eh bien.

Il est tems que je pense
A vous rendre raison.

(*Il jette son pistolet et reprend son épée*).

Frontin toujours retenu par Marton.

Eh ? mais, c'est tout de bon

FERVILLE.

Cet homme me confond.

L'ABBÉ.

Monsieur, vengez vous.

FERVILLE.

Non.

Je vous fis un outrage,
Je dois admirer votre courage.
Et je deviens plus sage,
Grace à votre leçon.

Air: *Guillot, Guillot.*

Votre vengeance étoit bien légitime...
De moi, l'abbé, vous ne vous plaindrez plus.
Dès ce moment vous avez mon estime.

L'ABBÉ.

De ce langage, ah ! je me sens confus.

(*Il jette son épée*).

FERVILLE.

Soyons amis, je veux être le vôtre,
Si cet habit excite vos regrets,
Mon cher ami, l'on peut en prendre un autre,
Et sur mes soins fiez vous désormais.

MARTON *accourant.*

Air : *Du curé de Pompone.*

Mon cher cousin, embrassons nous !
(*à Ferville*). Monsieur, j'étois bien sure
Qu'il n'auroit pu, même de vous
Supporter une injure.

FERVILLE.

Ah ! ne parlons plus de cela,
Ton cousin me pardonne....
Mais il m'en souviendra
La lira ra,
Car la leçon est bonne.

FERVILLE *à l'Abbé.*

Air : *Résiste moi belle Aspasie.*

Mais avec moi soyez sincère,
Traitons nous comme deux amis ;
Je voudrois qu'il me fût permis
De connoître votre bergère.
Si je ne me trompe, à vos vœux,
C'est la fortune qui s'oppose...
Quel est l'objet ?

(*Voyant Marton et l'Abbé embarrassés*).

Eh ! quoi tous deux ?
Ah ! j'en devine quelque chose !

MARTON.

Parlons, s'il vous plait, d'autre chose.

C'est pour vous, Monsieur, que je venois ici avec Frontin. Vous pouvez à présent paroître au Château, ma maîtresse est à vous, sa mère consent à devenir la vôtre.

FERVILLE.

Que me dis tu ? puis-je le croire ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, votre bonheur est assuré.

FERVILLE *à l'Abbé.*

Air : *Réveillez-vous belle endormie.*

Prenez part à ma joie extrême.
Suivez-moi. --- Je vole à ses pieds.
Mais que vois-je ? c'est elle-même.

SCÈNE DERNIERE.

LÉONORE. Les mêmes

LÉONORE.

Tous nos malheurs sont oubliés.

FERVILLE

Ma chère Léonore ! quel heureux moment pour moi ! mais il faut que tout ici partage notre bonheur. (*Il prend l'Abbé par la main*). Permettez que je vous présente un nouvel ami.

LÉONORE.

Eh ! quoi ! Marton vous a-t-elle dit ? le connoissez-vous ?

FERVILLE.

Oh ! je vous en réponds. Nous avons fait connoissance ensemble le plus gaiement du monde. (*à Marton*), Marton, si j'ai deviné juste, ne tarde pas à te rendre à ses vœux ; je me charge de son avancement, Léonore se chargera de ta fortune.

L'ABBÉ *à Ferville.*

Air : *De M. Chardini.*

Ah ! jouissez de votre ouvrage,
Je vous dois un bonheur si doux.

FERVILLE.

Et moi, je vous dois d'être sage ;

L'ABBÉ.

Oubliez mes torts envers vous.

FERVILLE.

Unissons-nous par une amitié franche ;
C'est désormais en vous servant,

L'ABBÉ.

C'est par un cœur reconnoissant.

ENSEMBLE.

Qu'auprès de vous je prendrai ma revanche.

MARTON *à l'Abbé.*

Ta cousine aujourd'hui t'est chère,
Et je me fie à ton amour ;
Mais si je cessois de te plaire
Si tu pouvois changer un jour....
Je t'aime trop pour ne pas être franche,
Et je t'avertis, mon cousin,
Qu'une femme a toujours en main
Des moyens sûrs de prendre sa revanche.

LÉONORE *au Public.*

Rarement aux jeux de Thalie
Les succès sont purs & flatteurs ;
Plus d'un obstacle y contrarie
Et les auteurs & les acteurs.
Mais contre nous quand la fortune panche,
Messieurs nous redoublons de soins
Dans l'espoir de pouvoir, du moins,
Le lendemain prendre notre revanche.

FIN.

De l'Imprimerie de la FEUILLE DU JOUR, rue de Bondi, No. 74,
à côté de l'Opéra.